

murs et les portes». Tandis qu'il est au Japon, des bruits courent en Allemagne qu'Einstein et son épouse sont partis s'y réfugier pour échapper au climat d'antisémitisme qui règne en Allemagne, ce qu'il est obligé de démentir officiellement. Dans les lettres du savant, publiées en fin du journal, il prédit un grand avenir industriel pour le Japon, mais s'inquiète d'un risque de militarisation. Il a noté que les Japonais sont très fiers et nationalistes, et que la plupart, selon lui, manquent de personnalité. Ce sont les artistes qui le séduisent le plus. Outre la musique, il est séduit par la délicatesse de leurs peintures., le Théâtre Nô lui fait forte impression et il est frappé par l'effet dramatique de cet art si particulier. Einstein note que *«les besoins intellectuels semblent avoir été, chez ce peuple, plus faibles que les besoins artistiques»*.

Jérusalem et Tel Aviv : l'idéal sioniste

«La Palestine ne résoudra pas la question juive, mais son développement représente une revitalisation de l'âme du peuple juif. Et je suis heureux de m'y être rendu au moment où cette nouvelle vie voit le jour».

Au cours de son voyage, Albert Einstein rencontre des membres de la communauté juive, et souvent ses commentaires sont sarcastiques, *«de mièvres petits bourgeois qui ne posent que des questions stupides»*. Mais aussi *«sincère cordialité partout chez les Juifs»*.

L'esprit scientifique d'Einstein supporte mal la religion, même celle de ses ancêtres. Arrivé à Jérusalem devant le Mur des Lamentations, il note dans son journal que *«deux stupides frères de la même tribu priaient bruyamment, le visage tourné vers le mur et le corps incliné dans un mouvement de balancement en avant et*

en arrière. Lamentable spectacle...». Puis il se plaint de la visite d'une *«synagogue sinistre ou des Juifs croyants et sales attendaient en priant la fin du Sabbat»*. Tandis que dans la vallée du Jourdain il écrit son admiration pour la beauté de la nature et *«les splendides Bédouins»*. *«Magie sans pareille de cette nature sévère et monumentale, avec ses fils arabes sombres et élégants dans leurs guenilles»*. Mais c'est Tel Aviv qui le séduit : *«Ville hébraïque moderne, sortie de terre et dotée d'une vie intellectuelle intense. Nos Juifs sont un peuple incroyablement actif»*. C'est aussi l'époque de la création de l'université hébraïque de Jérusalem, à laquelle Einstein apporte sa contribution. Le savant se plaint de savoir mal lire l'hébreu et faire des salutations dans cette langue est difficile pour lui. *«J'ai la ferme conviction que la colonisation juive de la Palestine va réussir»*. *La population juive qui est venue en Palestine est sans conteste d'un niveau supérieur à la moyenne pour ce qui est de l'énergie et du niveau culturel»*. Einstein revendique la nécessité d'un sionisme international pour contrer la montée de l'antisémitisme, mais aussi forme de vœux pour que la Palestine juive *«acquière pour l'ensemble du peuple juif, une haute signification intellectuelle et morale»*.

L'Espagne, suite et fin

Le couple Einstein arrive en Espagne en Mars 1923. Le savant rencontre le Roi Alphonse XIII et la Reine mère en audience privée. Il admire la simplicité et la dignité du monarque et trouve la Reine mère très savante. L'emploi du temps du savant est épuisant depuis plusieurs mois maintenant. Il se fatigue des centaines de mains à serrer, des conférences qu'il faut honorer, et comme une bouffée d'oxygène note avoir croisé une

personne intelligente au milieu d'une masse d'imbéciles. Les réceptions qui clôturent les soirées sont qualifiées de «soirées punitives». C'est en Espagne que se termine ce journal de voyage, et nous souhaitons laisser la conclusion à Albert Einstein, lui qui éprouva la rançon de la gloire. «Moyennant de nombreux mensonges, escapade en cachette à Tolède. Un des plus beaux jours de ma vie. Ciel radieux. Tolède comme un conte de fées. Un vieil homme passionné, qui aurait écrit des choses importantes sur Greco,

nous guide. (...) Superbe tableau du Greco dans une petite église (enterrement d'un noble) parmi les choses les plus profondes que j'aie jamais vues. Merveilleuse journée ».

Clotilde ALEXANDROVITCH

«*JOURNAL DE VOYAGE Extrême-Orient, Palestine, Espagne. 1922-1923*», d'ALBERT EINSTEIN, Editions Payot-Rivages. 2018.

LE ROMAN D'UNE PAROISSE BRETONNE

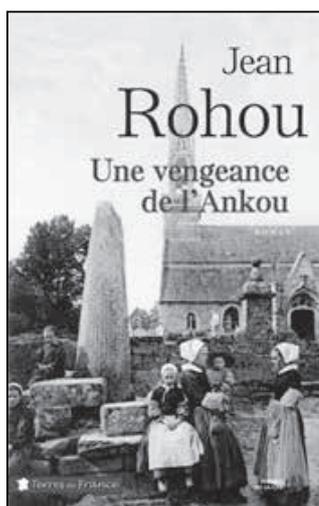
AU XIX^e SIECLE

Les Presses de la Cité viennent de publier un nouveau livre de Jean Rohou, bien connu à la fois par ses ouvrages universitaires (notamment sur Jean Racine, le XVII^e siècle et l'histoire littéraire) et par une autobiographie sociologique et historique, «*Fils de ploucs*», vendu, comme le rappelle la bande-annonce, à plus de soixante-dix mille exemplaires. Cette fois, il s'agit d'un roman.

«*L'histoire est un roman qui a été ; le roman de l'histoire qui aurait pu être*». Cette brillante phrase des frères Goncourt, mise en épigraphe, annonce bien l'esprit d'un livre qui, à travers la vie d'êtres fictifs dans un lieu fictif, restitue la vie d'une paroisse rurale du Finistère, Plougwinou, de 1830 à 1871. Non par des exposés d'auteur, mais à travers les péripéties de l'existence des personnages, leurs sentiments et leurs dialogues.

Un récit économique et social

Dans ce récit de trois cent quatre-vingt quinze pages, tout y est ! La vie économique et technique : recul de l'élevage des moutons et de la culture du lin, car les vêtements sont désormais en coton. Les moteurs remplacent



les voiles des bateaux et de nouvelles charrues permettent de labourer plus profondément. C'est le début des batteuses actionnées par des manèges à chevaux pour remplacer le battage au fléau, épuisant, tellement plus lent et même dangereux, comme le rappelle un grave accident dès le premier chapitre.

La vie sociale est restituée par l'évolution de trois familles de différents niveaux. Les Jézéquel sont propriétaires d'une petite ferme ; les Santec, locataires d'une grande ferme ; les Guidou sont un couple dont le mari est définitivement handicapé par un coup de fléau, et dont la femme meurt des suites d'un accouchement, ce qui transforme leurs quatre enfants en petits mendiants. Heureusement, le notaire et le médecin du canton, républicains anticléricaux, les prennent sous leur protection, et deux d'entre eux, exceptionnellement dynamiques par réaction à leur origine, feront une remarquable ascension sociale.

Les personnages sont bien particularisés et très attachants, surtout quand le malheur les frappe. Yann Jézéquel, propriétaire de la petite ferme, est un peu lent, mais minutieux et même perfectionniste. C'est parce que c'est

un bâtard, dit-on ; il a le souci d'être irréprochable. En tout cas, il ne ressemble en effet pas à son père. On dit aussi que sa femme le gouverne. Leur fils aîné, Gwillou, qui est au contraire très entreprenant, épouse la fille de la grande ferme. Mais son dynamisme novateur se heurte à un beau-père traditionaliste et à une belle-mère très craintive, qui croit fermement à l'Ankou... dont il sera question plus loin.

Une paroisse rurale bretonne typique

Dans cette commune de cent vingt-et-une fermes et neuf artisans, il y a place pour cent trente couples, c'est-à-dire deux cent soixante personnes. Certes, quelques-uns se marieront dans une commune voisine, mais à peu près autant s'y établiront. Par conséquent, s'il naît trois cent quatre-vingt-dix enfants, dont trois cent cinquante parviennent à l'âge adulte (car la mortalité infantile est forte) quatre-vingt-dix resteront célibataires et vierges. Et ils seront les domestiques de leur frère ou de leur sœur, qui s'est marié(e) sur place : nourris et logés, avec un peu de tabac pour tout salaire.

Les travaux des hommes, à l'extérieur, sont plus diversifiés que ceux des femmes et souvent complémentaires : l'un conduit le cheval, l'autre la charrue par exemple. En cas de désaccord, ils peuvent même sarcler ou faucher en commençant chacun à un bout du champ. La condition des femmes est évidemment plus difficile que celle des hommes. Et surtout celle des jeunes, qui risquent d'être engrossées par leur patron ou par un voisin. Dès la troisième page du roman, on en découvre une dans l'étang ; Rozenn Guidou est enceinte dès sa première étreinte avec un voisin qui lui plaisait. À cause de la différence de niveau social, il n'a pas le courage de l'épouser. Elle

réussit à se placer chez une couturière qui a connu le même problème, puis à se marier avantageusement. Son séducteur en meurt de chagrin, après une dramatique confession.

L'amour n'est pas la seule motivation du mariage, loin de là. Car le choix se limite aux partenaires du même âge, dans un rayon de dix kilomètres, et de même niveau social : le mariage est l'union de deux familles plus ou moins équivalentes, et ne peut se conclure sans l'accord des parents. L'amour conjugal existe véritablement, dans la plupart des cas, mais comme une solidarité de personnes engagées dans la même entreprise économique et parentale. La relation avec les beaux-parents n'est pas toujours facile. Surtout pour les femmes, qui sont en permanence dans la maison, où l'une a pouvoir sur les autres... Jean Rohou décrit bien les difficultés objectives des conditions de vie mais il émaille aussi son récit de détails moins pesants, par exemple lorsqu'il explique la coutume des demandes en mariage. Celles-ci ne se faisaient pas directement, mais par un intermédiaire qui connaissait les deux familles. Souvent, c'était un de ces mendiants qui allaient de ferme en ferme. On reconnaissait sa mission à son accoutrement : un bâton de genêt et des chaussettes dépareillées qui pouvaient être l'une blanche et l'autre rouge. Elles représentent deux personnes différentes, qui veulent s'unir pour se ressembler, disait-on.

L'importance de la vie religieuse

La vie religieuse est également très présente. Les fêtes du Christianisme rythment l'année, ses cérémonies l'existence personnelle, du baptême à l'enterrement en passant par un mariage éventuel. Pour introduire variété et conflits, l'auteur a placé Plougwinou à la limite